Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste ... 1.00

12eme. ANNEE No 195 OTTAWA, SAMEDI 19 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE IV

LES PETITS JEUX DE L'IMPÉRATRICE

Une anecdote assez drôlatique se rattache encore au séjour de Fontainebleau.

L'Impératrice ayant eu l'idée d'organiser un dîner, sans apparat et tout à fait intime, en forêt, des ordres furent donnés à cet effet.

Mais le général R..., exécuteurde ces ordres, refusa d'abord de satisfaire la souveraine, prétextant que cette fantaisie était déraisonnable. Lorsqu'il s'aperçut, pourtant, que l'Impératrice demeurait inébranlable dans sa volonté, il se vengea de son impuissance en faisant dresser dans la forêt, contre le désir de la jeune femme, un véritable service que des gendarmes et que des laquais en tenue officielle furent chargés de surveiller. Il arriva que le projet de l'Impératrice, très simple dans sa pensée, dégénéra en réel déplacementet que les paysans, ainsi que les habitués de Barbizon, informés de ce qui se passait, s'assemblèrent autour de la table impériale pour jouir du coup d'œil de la fête. L'Impératrice, furieuse, déclara alors qu'elle ne dînerait pas dans la forêt, et entraînant avec elle ses compagnes, elle laissa le général R... à sa cuisine et à sa déconvenue.

Pendant ces excursions, la souveraine montrait une grande gaîté, et et pour goûter mieux son indépendance se laissait appeler "Mademoiselle," par les personnes de son entourage.

A Fontainebleau, atnsi qu'à Compiègne, il y avait, au retour de la promenade, ce que l'on nommait, ainsi que je l'ai dit ailleurs, déjà, *le thé de l'Impératrice* ; puis l'on dînait, et le soir il y avait réunion dans les salons où l'on dansait, où l'on jouait aux petits jeux, aux charades, après quoi les souverains se retiraient et chacun regagnait son appartement.

C'est alors que l'intimité du palais, soit à Fontainebleau, soit à Compiègne, prenait une allure très pittoresque. La plupart des invités qui n'avaient guère envie de dormir se rassemblaient de nouveau, en de petits comités, souvent chez l'une des femmes présentes au château, et les jeux, terminés officiellement, recommençaient avec plus d'entrain, se prolongeant, parfois, très avant dans la nuit. Et comme, dans la crainte d'éveiller l'adjudant général R... qui n'eût pas plaisanté avec le règlement, il fallait qu'on évitât tout bruit, ces amusements avaient cela de piquant et de comique qu'ils se passaient en paroles étouffés, en gestes de pantomimes.

On se rendait à Compiègne de préférence vers l'automne, à cause de la saison des chasses.

L'art théâtral y était plus en faveur et mieux interprété qu'à Fontainebleau, et l'élément littéraire et artistique s'y rencontrait davantage.

Gustave Flaubert y fit un séjour et le marqua d'un incident.

Comme il assistait à une revue donnée en l'honneur de l'Empereur, devant une charge admirable de la cavalerie courant droit sur Napoléon III, en poussant des clameurs enthousiastes, il fut pris d'une sincère émotion et, oubliant qu'il frondait un peu le gouvernement impérial, il se tourna vers M. de..., l'un des officiers du palais — de qui je tiens cette anecdote — et lui dit, dans un geste magnifique :

— Ah ! c'est beau, c'est très beau ! — Monsieur, je suis vaincu !

C'est à Compiègne que MM. Viollet Le Duc et Edmond About adorèrent l'Impératrice. Cette adoration est connue et je ne m'y arrêterais pas.

L'une des chasses de l'Empereur y fut, un jour, égayée par une aventure.

Napoléon III avait pour voisin M le marquis de l'A... qui, à cette époque, boudait l'Empire. Or, comme une après midi, le marquis chassait, ses chiens furent coupés par ceux de l'Empereur. Celui ci, en apprenant l'accident, envoya aussitôt un de ses officiers auprès de M. l'A... avec mission de lui faire agréer ses excuses et prière de se joindre à sa suite. M. de l'A... surpris, hésita, mais comme, en lui, le gentil homme primait l'adversaire politique, il accepta et vint présenter ses hommages à son puissant suzerain. Depuis lors l'opposition qu'il faisait à l'Empire devint plus platonique.

L'impératrice Eugénie prenait grand plaisir aux chasses et les suivait avec une ardente passion. Plus d'une fois, on la vit se diriger vers le cerf aux abois, harcelé par la meute, agonisant, et le servir avec le mignon poignard qu'elle portait gracieusement à son côté.

Le soir, ainsi qu'à Fontainebleau, après le dîner, il y avait réception et chacun s'en allait vers le divertissement qui lui plaisait le mieux

L'Impératrice, souvent, occupait les premières heures de la soirée à faire des *patiences*, obligeant quelquefois l'Empereur à partager son jeu, au grand effroi de Napoléon III qui faisait volontiers, je l'ai dit, une "partie", mais qui avait l'horreur instinctive des cartes.

Les charades, les jeux venaient ensuite.

On a beaucoup parlé des représentations théâtrales qui se donnaient à Fontainebleau et à Compiègne. Elles ne sont pas inconnues même dans leurs détails ; je n'en dirai donc rien.

Les jeux, auxquels se mêlaient hommes et femmes, sont davantage dans l'ignorance du public. C'est pourquoi j'en indiquerai, brièvement, encore quelques uns.

L'un deux, le jeu des bougies, consistait à s'asseoir (les jambes étendues, les pieds croisés, un seul talon touchant le sol) sur une bouteille posée en long sur le parquet, à prendre dans la main gauche une bougie allumée, dans la main droite une bougie neuve et, sans perdre l'équilibre, à allumer cette dernière en la rapprochant de l'autre.

Ce jeu, qui paraît aisé, dans sa description, est fort difficultueux. Peu le réussissaient. Il arrivait, en effet, infailliblement que dans le mouvement nécessité pour unir les deux bougies, la bouteille sur laquelle on était assis roulait et emportait le patient.

Il y avait, également, le jeu du coq, sorte de combat ressemblant assez à l'assaut de deux coqs en lutte

Les deux champions, les mains liées, s'appuyaient, par terre, en face l'un de l'autre, et s'avançaient jusqu'à ce que leurs pieds se touchassent. Alors, par des poussées fortement et laborieusement imprimées, ils cherchaient à se faire culbuter.

Venant ensuite le jeu des quatre mouchoirs. Il ne manquait pas d'originalité.

On plaçait vis à vis l'une de l'autre, et à distance, deux chaises sur le siège desquelles étaient posées les deux extrémités d'un solide bâton. Un hommes ou une femme se mettait alors à califourchon sur le bâton, les pieds détachés du parquet, en se maintenant en équilibre à l'aide d'une canne tenue de la main gauche. De la main droite, armée d'une autre canne assez longue, et quittant tout appui, il s'agissait d'accrocher, un à un, les mouchoirs suspendus aux quatre coins des dossiers.

Enfin, c'était le jeu de la cuvette. Dans une cuvette à demie pleine d'eau on jetait un morceau de bougie qu'il fallait attraper avec la bouche. La bougie fuyant sans cesse sous la pression des lèvres, c'étaient de véritables barbotages du plus haut comique.

Ces jeux sont fort amusants et si mes lecteurs et mes lectrices, par ce temps de villégiature, veulent les essayer, ils me sauront gré, j'en suis sûr, les de leur avoir enseignés.

A Biarritz, les réunions de l'Impératrice étaient, parfois, assez nombreuses et toujours forts brillantes. On y recevait la société espagnole et l'allure de la Cour y était plus libre qu'à Compiègne et à Fontainebleau.

Dans le jour, c'étaient les bains, les promenades soit en mer, soit dans les environs, qui occupaient les heures. Le soir, c'étaient, pour les femmes, quelques travaux d'aiguille ou de broderie ; pour tous, les causeries, et le dimanche, toujours, on dansait.

Le séjour de Biarritz était, pour les hommes, assez monotone et n'avait rien de l'exubérante gaîté qui régnait à Compiègne ou à Fontainebleau. Souvent ils attendaient que les souverains fussent retirés dans leurs appartements, vers dix ou onze heures, et ils s'en allaient alors à Bayonne — selon l'expression d'un familier — pour "se dérouiller".

Mais l'Impératrice, à qui ces promenades nocturnes furent rapportées, s'en intrigua. Les femmes de son entourage s'étant plaintes, aussi, de l'abandon dans lequel on les laissait, elle observa davantage les menées de ses familiers et, un jour, elle leur demanda très nettement— et un peu narquoisement, se réjouissant de leur embarras—"ce qu'ils allaient ainsi faire, chaque soir presque, à Bayonne".

Comme tous se taisaient, confus, l'un d'eux, pourtant, répondit :

—Madame, nous allons chez l'évêque.

— C'est très édifiant, répliqua alors l'Impératrice et, sans chercher à comprendre le sens de la phrase, elle sembla oublier l'incident.

Mais quelque temps après cette scène, ayant à sa table l'évêque de Bayonne, elle l'interpella soudain :

—Je vous en veux beaucoup, monseigneur.

Le prélat, brusquement surpris, rougit, se retourna tout d'une pièce et balbutia :

—Quel crime ai je donc commis, madame ?

—Un très grand crime, monseigneur, un crime de lèse galanterie. Pourquoi, chaque soir, pendant notre séjour à Biarritz, nous enlevez vous ces messieurs ? Ils vous préfèrent à nous, et ce choix, je le confesse, nous humilie.

Et d'un geste, elle désigna les coupables, qui tenaient obstinément la tête dans leurs assiettes.

L'évêque devina t il la malice de cette question et le mensonge ainsi que les fredaines qui la motivaient? Il eut de l'esprit et répliqua :

—En effet, madame, j'avoue mon crime ; j'ai réuni quelquefois ces messieurs chez moi, le soir, pour l'organisation d'une bonne œuvre. Mais j'ignorais que je fisse tort, ainsi, à ces dames, et dorénavant, je déclare nos séances closes.

L'Impératrice ne fut pas dupe de cette petite comédie ; mais elle mit fin ainsi aux envolées de ses familiers et les retint auprès de ses amies.

Il lui advint une aventure, durant l'un de ses séjours à Biarritz, qui montre l'indépendance dans laquelle on vivait en cette résidence.

Un soir, accompagnée de plusieurs de ses intimes des deux sexes, elle eut l'idée d'escalader un mur voisin de la villa Eugénie et de sauter dans une propriété près de laquelle passait un chemin assez fréquenté par les promeneurs.

Puis, s'armant d'une baguette et ayant été imitée par les personnes de sa suite, elle se mit en observation derrière l'enclos et lorsqu'un flâneur s'approchait, tranquille, à portée de son bras, elle lui appliquait sur la nuque un coup sec et rapide de sa baguette et se cachait aussitôt derrière la clôture. Ce jeu dura quelques instants Mais l'une des victimes de cette mauvaise plaisanterie, moins accommodante que les autres, ayant crié et s'étant obstinée à vouloir connaître la cause de sa désagréable surprise, le propriétaire du terrain apparut, se joignit au plaignant et ce fut une chase véritable acharnée, dirigée contre la souveraine et ses compagnons. Pour regagner la ville Eugénie, M. de ...— un écuyer— dut faire la courte échelle à l'Impératrice, ainsi qu'aux femmes, et ce fut à peine s'il eut lui même le temps de se dérober aux poursuites du promeneur absolument furieux.

Cette aventure eut quelque retentissement dans le monde des baigneurs, alors, et donna lieu à des commentaires peu respectueux pour la souveraine—qui avait été reconnue—et pour son entourage. Il faut avouer que ces commentaires étaient mérités, quoique évidemment l'Impératrice eût mis plus de gaminerie que de méchanceté dans ce divertissement imprudent.

Le séjour de Biarritz ne fut point ainsi toujours rempli que de frivolités. Il reste célèbre, dans la politique, par quelques actes importants du règne de Napoléon III et par une entrevue fameuse de l'Empereur avec M. de Bismarck, sur laquelle il a été dit bien des paroles, dont le secret sera peut être révélé un jour, et au sujet de laquelle je me propose de donner quelques détails. Leur place n'est point en ce chapitre, uniquement consacré à l'intimité de la Cour, aux mondanités qui caractérisèrent cette Cour et à la physionomie apparente et familière des choses qui la préoccupèrent.

Les faits et les anecdotes qui précèdent contribuent, je le crois, à établir cette physionomie. Ils sont étrangers à tout sentiment hostile comme à tout sentiment sympathique. Ils sont le résultat d'observations et de recherches impartiales et s'ils peuvent—je ne me le dissimule pas—servir à un blâme qu'on aurait tort de faire trop sévère—ils peuvent tout autant, dans leur expression de vérité, dans le contrôle sincère dont ils ont été l'objet, aider à conclure qu'après tout, et dans leur légèreté même, les hommes et les femmes des Tuileries n'étaient que de grands enfants, imprudents sans doute, mais non méchants, dont les péchés très vénuels ne sauraient entraîner une implacable condamnation.

Il serait, en effet, aussi exagéré de s'indigner devant les petits jeux de l'Impératrice que de philosopher devant l'espièglerie d'un bambin qui— pour employer une expression courante—met ses doigts dans un pot de confitures.

Il est sage de n'être point pédant et l'indulgence me semble n'être point exempte d'esprit.

PIERRE DE LANO

Lettre de Rome

En fait de nouvelles du Vatican, la meilleure et la plus intéressante que je puisse donner aujourd'hui, c'est que le Saint Père se porte à merveille. Aussi, bien que les audiences soient suspendues, il ne se passe pas de jour que le Pape n'en accorde au moins une.

Ce matin, dimanche, Léon XIII a dit la messe dans sa chapelle privée, et il a donné la communion à une trentaine de fidèles.

Et le docteur Ceccarelli me disait dernièrement :

—Le glorieux pontificat de Léon XIII n'est pas près de finir : Sa Sainteté peut vivre encore dix ans, et même plus.

La constitution nerveuse du Pape est des plus résistantes ; en outre, j'ai maintes fois parlé de sa sobriété, de son hygiène, de son activité, de son énergie. En montant sur la chaire de Saint Pierre, il a trouvé une vigueur et des forces nouvelles.

Tout le monde s'extasiait sur la bonne mine de Léon XIII, le jour de la Saint Joachim,—sa fête. Dans le "cercle" qu'il a tenu à cette occasion, dans sa bibliotheque, le Pape, assis au milieu de quinze cardinaux venus pour lui offrir leurs hommages et leurs félicitations, a vivement intéressé cet auditoire d'élite, abordant toutes les questions avec une admirable lucidité d'esprit. Il a commencé par la description du prochain pèlerinage français, rappelant que "*l'egregio*" Harmel, la dernière fois qu'il vint à Rome, promit d'amener ici, dans deux ans, quinze mille pèlerins, à onze reprises sucessives.

—Il y aura donc onze *ricevimenti*" demanda le cardinal Mocano La Valletta, avec sollicitude, en prévision des fatigues que Léon XIII aurait à supporter.

—Nous verrons, répondit le Pape. Nous n'avons encore rien décidé à ce sujet : mais comme des représentants de la jeunesse catholique doivent venir aussi au cours de ce pèlerinage, nous dirons la messe dans la basilique de Saint Pierre.

J'ouvre une parenthèse pour dire, qu'on s'occupe beaucoup du prochain pèlerinage ouvrier français au Vatican. Presque tous ces pèlerins seront logés, dans les bâtiments situés autour du Palais pontifical. On a préparé deux vastes réfectoires avec cinq cuisines Mille personnes pourront trouver place dans l'un de ces réfectoires, et treize cents dans l'autre. La cuisine sera faite par des sœurs de charité.

La dépense s'élèvera à quatre francs par jour, tout compris, pour chaque personne. La literie, la porcelaine et la verrerie seront fournies par le Vatican ; mais il faudra que chacun apporte un couvert complet, une serviette et un essuie mains.

Il va sans dire que les voitures pour la visite des églises et des monuments devront être payées par les pèlerins; mais des arrangements ont été pris, à cet égard, par des personnes de bonne volonté, avec la Société des cochers.

Excellente mesure de précaution, à divers points de vue : une fois rentrés, le soir, les pèlerins ne devront plus repasser le pont Saint Ange.

Sur ce, je ferme la parenthèse et je reviens au « cercle » tenu par le Pape dans sa bibliothèque, pour dire qu'il a été encore question de la France à l'occasion du collège des Maronites qu'on veut fonder à Rome. Un évêque français a, paraît il, donné l'assurance que tous les fonds nécessaires seraient fournis par la France, attendu que depuis des siècles les Maronites ont pour devise: « Dieu, Pape, France »

On a parlé de bien d'autres choses encore, Léon XIII nouant la conversation avec tant d'entrain que Mgr Della Volpe fut obligé d'avertir Sa Sainteté que l'heure fixée pour la fin de la réunion venait de sonner. Bien à regret, les cardinaux présents durent se retirer—non sans faire quelque malicieuse remarque au sujet du manteau rouge tout flambant neuf que portait le nouveau cardinal Rotelli, ex nonce à Paris, quoique, pour se parer de cet ornement, il eût, à la rigueur dû attendre le prochain Consistoire.

Les sujets de conversation ne manquent pontant pas, au Vatican, dans l'ordre des choses plus sérieuses. Le journalisme officieux, notamment, vient de fournir matière à d'intéressantes discussions. On sait que l'*Observatore romano* a publié des articles sensationnels contre la triple alliance et en faveur de la France. *Inde iræ* ! les gouvernements de Vienne et de Berlin ont aussitôt chargé leurs représentants à Rome de faire des observations au cardinal Rampolla, à propos de ces articles.

Le secrétaire d'Etat du Saint Siège s'est contenté de répondre que, dans l'*Observatore*, les documents insérés sous la rubrique « *Nostre informazioni* » sont les seuls qui aient un caractère officiel, les rédacteurs ayant l'entière responsabilité de toute ce qui paraît dans le journal en dehors de ces communications. C'est évidemment, à la suite des déclarations du cardinal Rampolla que le président du Congrès des catholiques allemands a pu dire que l'*Observatore* avait exprimé des opinions personnelles, et non celles du Pape. Depuis, l'organe officieux du Saint Ssège a mis une sourdine à ses polémiques.

Toutefois, comme un éminent prélat me le disait l'autre jour encore, il ne faut pas perdre de vue que les provocations sont venues de M. Crispi, dans son fameux article, et des journaux qui appuyaient l'ex dictateur quand il était au pouvoir. Et mon interlocuteur a ajouté :

—M. Crispi prétendait toujours que la question papale est d'ordre intérieur ; qu'elle était, au surplus, morte et enterrée. Puis, un beau jour, il vient proclamer que la triple alliance a été faite contre le Pape, pour garantir la possession de Rome à l'Italie. De leur côté, les catholiques allemands font les plus grands éloges de la *Triplice* et se déclarent les amis du gouvernement italien. Dans ces conditions, la presse officieuse du Saint Siège avait, très certainement, le droit et le devoir de prendre note de ces déclarations et de ces aveux, de mettre les bons catholiques en garde contre une alliance "faite contre le Vatican". C'est ce qu'on a fini par comprendre, même en Allemagne, puisqu'on s'est soumis et qu'on a fait parvenir des excuses au Saint Père.

D'une façon générale—on le conçoit sans peine—les relations du gouvernement de Berlin avec le Vatican ne sont pas des plus cordiales. On a même annoncé que M. de Schlœzer allait être remplacé sur sa demande ; mais il n'y a rien de vrai, et l'envoyé prussien a même fait savoir ici qu'il reviendrait vers le 20 septembre, à l'expiration de son congé. Voila déjà une dizaine d'années que M. de Schlœzer est accrédité près le Saint Siège, et l'Allemagne remplacerait difficilement ce diplomate habile. Pour le poste qu'il occupe depuis si longtemps, il faut des qualités exceptionnelles : une patience à toute épreuve, ne jamais se fâcher, accepter des refus avec résignation et chercher d'autres voies pour revenir à la charge. Toutes ces qualités, M. de Schlœzer les possède au plus haut degré ; il l'a prouvé en se resignant à passer du rang de diplomate très puissant—du temps de Mgr Galimberti — à celui de simple intermédiaire, qu'il occupe maintenant. Mais l'envoyé prussien comprend très bien qu'il ne peut pas, à cause de l'intimité entre le gouvernement de Berlin et celui de Rome, être le confident du Saint Siège. Le cardinal secrétaire d'Etat ne doit dire au ministre de Prusse... que ce qu'il veut faire savoir au gouvernement italien.

***

Ce que chacun sait, par exemple, c'est que l'émotion causée par les pertes d'argent qu'a subies le Vatican n'est pas encore apaisée. Seulement, je suis persuadé qu'on se trompe quand on dit que, pour faire face aux difficultés présentes, Léon XIII a l'intention de supprimer certaines allocations que touchent les cardinaux en outre de leur traitement.

"Où il n'y a rien, le roi perd ses drcits !" dit un vieux proverbe. Les temps ont bien changé pour les cardinaux romains ! Autrefois, ils avaient des revenus considérables, que les uns consacraient à de bonnes œuvres et que d'autres employaient à élever quelqu'un de ces édifices civils ou religieux dont Rome est justement fière. Et tous pouvaient dignement soutenir l'honneur de leur rang ! Aujourd'hui, pour faire face à de lourdes charges, les cardinaux romains ne reçoivent que 21,480 francs par an. C'est ce qu'on nomme encore le *Piatto cardinalizio*, — sans doute parce qu'on venait apporter à chaque cardinal ses émoluments dans un "plateau", de la part du Pape. Et c'est avec cette somme relativement modique, surtout en raison du renchérissement de la vie, que les cardinaux romains, presque tous sans fortune personnelle, doivent payer les dépenses de leur maison et leurs frais de représentation.

Il est de notoriété publique, à Rome, qu'il leur reste à peine de quoi pourvoir au "nécessaire", quand ils ont soldé le "superflu" prescrit par le cérémonial. Le cardinal Zigliara, que beaucoup considèrent comme le Pape futur, s'excusait un jour, auprès d'un visiteur de distinction, de le recevoir dans un cabinet de travail dépourvu de tapis.

—Voilà longtemps, dit il, que je rêve de recouvrir d'un tapis ce parquet glacé ; mais je n'arrive pas à mettre de côté l'argent nécessaire, pour cette acquisition !

Je ne crois donc pas que Léon XIII songe, comme on le prétend, à rogner sur les faibles émoluments des cardinaux. On fera des économies sur d'autres chapitres ; et, pour cela, il n'y aura que l'embarras du choix... quand on se mettra sérieusement à la besogne.

***

Je viens de rappeler les pertes considérables subies par le Vatican; à ce propos, on fait courir un bruit assez grave. J'entends dire que, d'après le tribunal de la Rote, les employés de l'administration du Denier de Saint Pierre devraient être considérés comme responsables des sommes perdues dans les jeux de Bourse et dans les prêts faits à des tiers.

Ainsi présentée, je crois que la nouvelle n'est pas exacte ; pour faire rendre gorge à ces employes du Denier, il faudrait recourir aux tribunaux du royaume, et le Pape ne s'y résoudra jamais, sans compter que Léon XIII désire ardemment éviter tout scandale. Ce qui est vrai, c'est qu'on est très irrité contre des administrateurs assez légers pour avoir employé à des spéculations un argent de provenance sacrée.

Je ne citerai qu'un exemple. Un jour, certain évêque du centre de l'Europe avait remis au Pape une bourse contenant dix mille francs. La somme était formée par mille pièces de dix francs, dont chacune avait été donnée par une pauvre ouvrière et représentait, par conséquent, tout un monde de fatigues et de privations. Eh bien, cet or sacré entre tout, qui aurait dû être placé dans un tronc réservé, au dessous de la lampe du Sanctuaire, a servi à couvrir des « différences » de Bourse !.....

FÉLIX.

CURIEUX SOUVENIRS

Il existe, dans le petit village de Poisaé, département de l'Ain, France, une pauvre vieille femme qui approche aujourd'hui de la centième année et qui prit part, en qualité d'infirmière, à la bataille de Waterloo.

L'existence de cette brave femme mérite d'être racontée.

Elle possède encore, malgré son âge, toute sa raison et a conservé des souvenirs très précis et fort intéressants sur la grande bataille où le premier empire a sombré.

Mme de Variola, c'est le nom de cette bonne vieille, est née le 2 germinal an II (22 mars 1793), dans un domaine situé près de Saint Amand, Belgique.

Son père le sieur Carpan, attaché à la maison de Marie Antoinette, avait émigré en Belgique et acheté ce domaine dont dépendait le fameux moulin de Bry.

M. Carpan conduisait ses enfants le 17 juin 1815 dans le moulin, probablement pour leur montrer cette curiosité universelle, l'empereur Napoléon.

La légende qui entourait son nom était déjà assez vivace pour qu'un père commit cette imprudence.

Toute la famille assista à la bataille. La brave femme avait alors vingt deux ans. Interrogée par un de nos confrères elle lui a fait le récit suivant :

LA VEILLE DE WATERLOO

Je m'approche et la salue—dit notre confrère. Elle lève la tête, me répond du geste puis la conversation s'engage ; naturellement, j'amène la bonne femme à parler de Waterloo.

—Ah ! oui, dit elle, Waterloo, Saint Amand, le moulin de Bry. "

C'était le cas de lui dire : "Parle nous de lui, grand'mère !" Je n'y ai pas manqué.

" — Grand'mère, avez vous vu l'empereur à Waterloo.

—Nopolione ? dit elle — et elle prononce le nom comme je l'écris — Nopolione est entré, avec un aide de camp, dans notre moulin, la veille de la bataille. Mon père, mes huit sœurs et moi, nous étions au rez de chaussée.

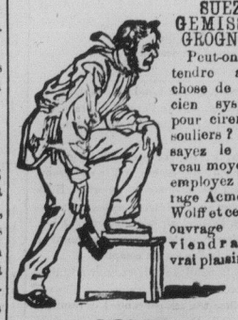
Nopolione est monté, par l'échelle, jusque sur le tout. Il est resté longtemps à examiner les environs, avec sa lunette, à travers les abattvent, faisant parfois de courtes observations à son aide de camp.

Quand il est redescendu, il a dit à mon père, en nous montrant mes sœurs et moi :

— Vous devrez emmener ces enfants, car il y aura demain, ici une grande bataille...

Puis il est parti et je ne l'ai pas revu, Noplione.

SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ



Peut-on attendre autre chose de l'ancien système pour cirer les souliers ? Essayez le nouveau moyen et employez le cirage Acme de Wolff et ce sale ouvrage deviendra un vrai plaisir. Le

Wolff's ACME Blacking

N'EXIGE PAS DE BROSSE

Demandez le PIK-RON qui

Rendra les meubles vieux et usés
Rendra le verre et la porcelaine
Rendra la ferblanterie
Rendra vos vélocipèdes
Rendra la voiture de bébé

Ne vernis en même temps

PIK-RON

Vendu partout

Demandez à Cie Agents généraux pour le Canada 138 rue King W. Toronto, Ont.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE